



WILLIAM GIRALDI

LE CORPS DU HÉROS

William Giraldi

Le Corps du héros

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Vincent Raynaud



11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Le Corps du héros est un roman non fictionnel, mais beaucoup de noms ont été changés et les caractéristiques identifiables de certaines personnes modifiées. La salle de sport où certains passages se déroulent n'a aucun lien avec des structures existantes qui possèdent la même dénomination.

*À la mémoire de mon père,
William Giraldi (1952-2000),
et à mes fils, Ethan, Aiden et Caleb,
afin qu'ils apprennent à le connaître.*

PROLOGUE

Les premiers signes de la maladie ont été une semaine de léthargie générale, comme quand la grippe se manifeste peu à peu. Bientôt, il y a eu des migraines – pas le front douloureux comme lorsqu'on est déshydraté ni la pulsation derrière les yeux après avoir lu dans une lumière tamisée, mais un mal lancinant dans tout l'avant du corps qui, au bout de quelques jours, a migré vers la nuque. Puis les vagues sont arrivées, des jours entiers d'étourdissement, suivis par une raideur, une incapacité progressive à tourner la tête à droite ou à gauche. L'infection avait envahi tout mon corps, quelque chose de toxique qui circulait dans le sang. Douze jours plus tard, j'ai perdu connaissance dans un couloir du lycée et je me suis effondré contre le vestiaire de quelqu'un. Cet automne-là, j'avais quinze ans, j'étais en seconde. Des amis m'ont transporté jusqu'à l'infirmerie où je me suis réveillé, je n'avais qu'une vision partielle du monde teinté de gris.

Puis j'étais sur un lit chez mes grands-parents, dans la pénombre d'une chambre, et je ne savais pas depuis combien de temps j'étais là ni combien de temps il avait fallu pour que j'y arrive, et je n'allais plus assez bien pour avoir peur. Une minute ou une heure plus tard, mon père m'a conduit à toute vitesse à travers la ville chez un médecin généraliste qui venait d'ouvrir son cabinet. Nous n'avions plus de médecin de famille

attitré depuis des années : quand ma mère était partie – j’avais alors dix ans –, mon père, qui était charpentier, n’avait pas d’assurance maladie. Il m’a porté jusqu’à l’intérieur du cabinet, un petit fardeau sans os posé sur ses épaules ; le docteur a tout de suite compris ce qui était en train de me tuer.

Le mot « méningite » avait quelque chose de radical. Le médecin a ordonné à mon père de me conduire *immédiatement* à l’hôpital, et c’est cet adverbe en *italique* qui me l’a fait comprendre : je risquais le pire. Lui-même s’y précipiterait pour effectuer la ponction lombaire. Un jour, j’avais vu un film d’horreur dans lequel un des personnages avait une méningite, une jeune femme malade dont la colonne vertébrale transperçait la peau – elle avait l’air fossilisé. Je mourrais donc bientôt en me décomposant *vivant*, une fin lente et horrible, souffrant le martyr jusqu’au bout. Couché sur le dos et haletant sur la banquette arrière tandis qu’on roulait vers l’hôpital, j’ai demandé à mon père : « C’est quoi, une ponction lombaire ? – Je crois qu’ils tapent sur ta colonne vertébrale avec un petit marteau en caoutchouc », m’a-t-il répondu, et je n’ai pas compris qu’il essayait d’être drôle. Bientôt, j’étais de nouveau inconscient, même si je comprenais plus ou moins que j’étais suspendu dans une capsule de peur et de douleur.

Ponction lombaire : une seringue dont la trop longue aiguille est enfoncée entre les vertèbres lombaires et dans la moelle épinière afin d’aspirer un fluide incolore appelé « liquide cérébro-spinal ». La méningite est une infection de ce fluide qui cause une inflammation des méninges, membranes dont le rôle est de protéger le cerveau et la moelle épinière. Elle est le plus souvent causée par des virus coxsackie et des échovirus, même si l’herpès et les oreillons peuvent aussi déclencher la maladie. Certains germes qui provoquent la méningite viennent également de maladies tristement célèbres telles que la tuberculose et la syphilis. Les enfants de moins de cinq ans sont

particulièrement vulnérables, mais j'en avais quinze, moi, et je ne comprenais pas ce qui se passait. Si on fait partie des pas trop malchanceux, on a la version virale de la maladie, qui sera stoppée avant d'avoir causé des dégâts irréparables. Mais si on est parmi les vrais malchanceux, on a la version bactérienne. Si elle n'est pas stoppée très vite, on peut en mourir.

Voici comment se déroule une ponction lombaire avec un médecin qui sait ce qu'il fait. On se couche sur le lit en position fœtale, les genoux contre la poitrine. Le médecin sonde les vertèbres lombaires à la recherche du meilleur endroit pour placer son coup de harpon. Puis il harponne et tire le piston afin d'aspirer le liquide. Mais ça ne s'est pas passé comme ça avec moi. Mon docteur d'un jour a percé et pénétré cette partie essentielle de moi, sans parvenir à extraire le liquide. Il ne nous avait pas dit qu'il était novice en matière de ponction lombaire.

Je me rappelle avoir levé les yeux vers mon père, qui était appuyé contre le radiateur sous la fenêtre, sa tête à la calvitie naissante inclinée, son visage tel un masque de consternation stoïque, trapu, les bras velus croisés sur sa poitrine, comme s'il défiait le sort qui m'accablait. J'imagine qu'il avait deux pensées à l'esprit. La seconde était sans doute : *Ça doit faire rudement mal* (et, dans ce cas, il avait tout à fait raison). Mais la première était assurément : *Comment je vais payer pour tout ça, moi ?* C'était une excellente question.

Le médecin m'a fait d'autres trous dans la colonne vertébrale, puis mon père a demandé : « Pourquoi ça ne marche pas ?

– Je... euh... ne sais pas, a-t-il répondu, en faisant des pauses odieuses entre les mots.

– Vous ne savez pas ?

– Je... ne... sais pas.

– Vous voulez que j'essaie ? a proposé mon père.

– Non, pitié, non », ai-je réussi à dire. Il aurait manipulé l'aiguille comme si ç'avait été un clou, lui le marteau et moi

une poutre. Comme son grand talent, c'était de construire des choses, il croyait parfois qu'il pouvait faire tout ce qui semblait ne nécessiter que deux mains et un peu de bonne volonté. Il avait un seuil de tolérance à la douleur bien plus élevé que le mien et recourait rarement aux médecins, aux hôpitaux ou même à l'aspirine. Mais, durant les années qui ont suivi le départ de ma mère, son estomac carburait aux antiacides : il les achetait par lot de trois cents, qu'il finissait dans le mois.

Le médecin a fini par capituler, puis il a demandé à des responsables de l'hôpital qu'on lui envoie un spécialiste qui ferait la ponction lombaire. Assommé et hébété, pas tout à fait conscient, je suis resté sur le brancard, avec dans la bouche la sensation d'avoir mâché du papier d'aluminium. Plus tard (au bout d'une à deux heures, je n'arrivais pas à lire la pendule), ledit spécialiste s'est introduit subrepticement dans la chambre. Cette neurologue avait les manières impérieuses de quelqu'un qui a conscience de posséder compétence et beauté. Elle portait une jupe écossaise, un chemisier blanc et des chaussures à talons. Ses cheveux couleur cacao étaient attachés en chignon sur le haut de sa tête ; sa peau était couleur papier machine. Rien qu'en la voyant, j'ai compris que ma résurrection était proche.

Mon père et mon docteur incompetent se tenaient un peu à l'écart, tandis qu'avec l'habileté d'une experte qui ponctionne lombairement depuis toujours la neurologue recueillait le liquide que tout le monde voulait voir. Le sentiment qui m'a envahi quand le fluide vital a coulé hors de mon corps ? Une véritable euphorie : ma migraine a cessé, mon cou s'est détendu et ma vision éclaircie. Et quatre petits mots me sont venus à l'esprit : *Elle m'a réparé*. C'était comme de l'amour, comme l'étreinte attendue depuis longtemps d'une revenante maternelle.

Je me suis alors assis, plus stupéfait que je ne l'avais jamais été en quinze ans, et je me suis laissé glisser au bas du brancard, mes pieds tâtant timidement le sol. J'ai souri à mon père,

pensant que nous allions aussitôt rentrer chez nous et reprendre le cours de notre vie. J'ai fait un pas, un seul, et, avec ce sourire idiot collé sur le visage, j'ai tourné de l'œil, et je me suis effondré tel un sac de patates sur les bottes boueuses de mon père. J'allais passer les deux semaines suivantes dans un lit d'hôpital, tandis que tout le monde se demandait pourquoi mon vertige et mes maux de tête terribles persistaient.

J'avais la forme virale de la maladie, pas la forme bactérienne, et les médecins ont souligné que c'était une bonne nouvelle – qui me condamnait à garder le lit, devenant de plus en plus squelettique, avec, à la fin, tout juste la peau sur les os. Chaque jour, un cortège de médecins et d'internes remplissaient ma chambre, tous examinaient mon dossier en agitant vers moi leurs barbes et leurs queues-de-cheval. On m'avait prélevé tellement de sang que je les soupçonnais d'en avoir vendu. On me transportait d'un étage à l'autre, en fauteuil roulant, à travers des couloirs aseptisés, pour subir scanners, tomographies et autres examens qui n'ont rien révélé. Il a même été question de me faire une nouvelle ponction lombaire, mais à force de larmes je les en ai dissuadés.

Quelques-uns de mes potes sont venus me rendre visite, d'autres non. Au lycée, on disait que j'étais à la fois contagieux et à l'article de la mort. Quand je suis sorti quinze jours plus tard (toujours pas guéri, une véritable énigme), mon père a quitté le chantier où il travaillait à midi pour venir me chercher. Je pesais moins de cinquante kilos. J'avais mal à la colonne vertébrale là où on m'avait piqué et, de la sciure dans les poils de ses avant-bras, mon père a observé : « T'as vraiment pas meilleure mine, même pas un peu. » C'était vrai. Chez moi, une nouvelle condamnation à deux semaines de lit m'attendait, et lorsque j'ai enfin pu me lever sans tomber dans les pommes, j'étais alité depuis plus d'un mois. Ma grand-mère Parma était persuadée que je resterais handicapé à vie.

Nous sommes allés voir un autre médecin, qui ne nous en a pas plus appris. Les vertiges et les migraines qui persistaient étaient peut-être causés par un manque de fluide lombaire, mon corps n'en ayant pas produit assez après la ponction. Ou bien mon système nerveux était momentanément atteint après ce mitraillage de piqûres. Parma était furieuse, au point de suggérer à mon père de poursuivre en justice le médecin. Mais ça n'avait guère de sens : mon père n'était pas homme à s'adresser à la justice. Quand les factures de l'hôpital ont commencé à remplir chaque mois notre boîte aux lettres, elles sont devenues un nouveau motif d'anxiété pour ma grand-mère. Le soir, au dîner, on sentait toujours chez mes grands-parents l'une ou l'autre menace peser sur les conversations. Parma vivait dans un état d'inquiétude permanent, craignant que mon frère, ma sœur ou moi ne tombions malades, que notre père ne puisse pas payer les factures, que l'hôpital fasse saisir notre maison et que nous en soyons réduits à vivre dans la rue avec les clodos du coin. Quelque part dans son imagination débordante, elle pensait que l'hôpital enverrait des hommes nous jeter dehors et vider notre maison.

Après ma méningite, mon père s'est mis d'accord avec l'hôpital : il verserait cent dollars par mois jusqu'à ce que son énorme dette soit soldée, ce qui a pris sept ans. Il tenait les comptes dans un petit cahier noir et blanc, et, dix ans plus tard, à la suite de sa mort brutale dans un accident de moto, en retrouvant le cahier dans une corbeille bleue, je me suis mis à sangloter, le cahier sur mes genoux.

LIVRE I

Voilà comment finit la jeunesse : quand on voit que personne ne veut de votre naïf abandon. Et cette fin a deux modes : s'apercevoir que les autres n'en veulent pas et s'apercevoir que c'est nous qui ne pouvons l'accepter. Les faibles vieillissent de cette première manière, les forts de la seconde*.

Cesare Pavese, *Le Métier de vivre*

* Cesare Pavese, *Le Métier de vivre*, Folio, 2014, trad. par Michel Arnaud et Martin Rueff. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

Huit mois après ma méningite, à la fin du printemps 1990, le cœur récemment brisé par ma première petite amie qui m'avait largué pour un joueur de football américain, j'étais encore maigre comme un clou, couvert d'acné, et j'avais les deux oreilles ornées de piercings en argent, les cheveux courts sur le dessus du crâne et aussi longs qu'une queue de lémurien derrière, et voici ce qui m'est arrivé :

Un après-midi de mai écrasé de chaleur, assommé par la tristesse et l'ennui, je me suis traîné jusque chez mon oncle Tony, que j'ai trouvé en train de soulever des haltères dans un coin de sa cave pleine de toiles d'araignée, AC/DC hurlant par les enceintes. La chanson ? *Problem Child*. Tony vivait en face de chez mes grands-parents, où mon père, mon frère, ma sœur et moi dînions chaque soir en semaine. Je savais donc que mon oncle avait pour l'essentiel construit et soudé lui-même les appareils de sa salle de sport personnelle, mais je n'avais aucune raison de m'y intéresser. Particulièrement peu sportif, je m'étais longtemps considéré comme une sorte d'artiste. Je conservais un petit carnet rempli de poèmes tristes, de paroles de chansons, de citations d'écrivains dont je voulais me souvenir. Mon héros était Axl Rose, la rock star reptilienne. Sale et maigre, il semblait avoir contracté une hépatite et je voulais lui ressembler.

Mais dans la cave de mon oncle, tandis que mon non-physique jaunâtre se moquait de moi sur un mur de miroirs fissurés, j'ai attrapé l'un des haltères les plus légers et, péniblement, j'ai fait une série de flexions des biceps, des curls, en imitant mon oncle qui, étrangement, n'a pas ri et ne m'a pas mis dehors. Et, avec cet haltère dans les mains, le sang circulant dans mes bras maigres, des zones entières de mon corps se sont soudain ranimées. Les veines gonflées étiraient la peau sur mes minuscules biceps et j'ai roulé les manches de mon tee-shirt pour mieux les voir et les regarder pulser dans le miroir.

Sans dire un mot, j'ai fait ce que mon oncle faisait, je l'ai imité, passant des grands haltères aux petits et à la machine à poulies, en m'efforçant de tenir bon et en répétant les tapageuses paroles de la chanson. Pendant les trente minutes que j'ai passées là en bas, ce premier jour, ç'a été comme un baptême ou une naissance. Au cours de cette demi-heure, je n'ai pas éprouvé même un court instant d'apitoiement sur mon sort. Je ne savais pas si je soulevais les haltères correctement, mais je savais qu'une chose sacrée venait de m'appeler à elle. Le lendemain, je suis redescendu dans cette cave et le surlendemain aussi. Je l'ai fait chaque jour de la semaine durant les deux années suivantes.

Aujourd'hui, je le vois clairement : je n'étais pas seulement poussé par le besoin de chasser la mélancolie, j'étais mû par des forces que je n'aurais pu imaginer ni expliquer. Il y avait une motivation évidente, le besoin désespéré d'améliorer mon physique maigrelet, de transformer mon corps en monument que convoiterait mon ancienne petite amie, un type de vengeance fondamental pour un adolescent qui s'est fait jeter. Le footballeur pour lequel elle m'avait largué ? Deux semaines à peine avant que je m'aventure dans la cave de mon oncle, il m'avait collé contre la porte de la salle de classe et donné rendez-vous dehors : « Je vais te donner une bonne leçon »,

avait-il menacé. J'étais trop secoué pour lui demander quel genre de leçon il avait en tête, puisque c'était *lui*, de nous deux, qui avait volé quelque chose à l'autre. Bien sûr, je ne me suis pas présenté au rendez-vous, car il m'aurait assommé à coups de poing. Ses potes et lui me traitaient exactement de ce qu'on peut imaginer : *trouillard, gonzesse, tarlouze*.

Il y avait aussi le souvenir chronique de cette méningite qui avait duré un mois, la honte consécutive à la capitulation de mon corps, la nécessité de le renforcer et de lui donner des muscles afin d'épargner à mon père le coût exorbitant de ma faiblesse, de prévenir toute maladie qui voudrait s'en prendre à moi à l'avenir. Mais le motif le plus puissant, celui qui ne m'apparaissait pas tout à fait clairement ? Être accepté par mon père, mes oncles et mon imposant grand-père, qu'on appelait « Pop ». Me faire ma place dans cette famille à la masculinité impitoyable et décomplexée.

Avant d'en revenir à cette cave et à ces haltères, il y a certains éléments que vous devez connaître au sujet de l'endroit d'où je viens et de la façon dont j'ai grandi, des éléments qui vous aideront à comprendre pourquoi le body-building était pour moi à la fois inconcevable et inévitable, et comment il est devenu une obsession impliquant d'épuisants exercices, la prise de stéroïdes anabolisants, la compétition et une refonte complète de mon corps.

Le nom de ma ville natale, Manville, annonce la couleur : le New Jersey pur et dur. Une ville de plombiers et de maçons, de camionnettes et de motos, de bars et de commerces d'alcool, de terrains de foot, de *diners* et d'églises, d'ateliers de réparation auto, ainsi qu'un célèbre club de strip-tease qui s'appelait autrefois Frank's Chicken House. Allez dans le centre du New Jersey et interrogez n'importe quel type de la classe ouvrière de plus de trente ans au sujet du Frank's Chicken House, et

il vous indiquera la direction : Manville, sur la route 206, à un quart d'heure de la forêt de Princeton, un bled tout droit sorti d'une chanson de Springsteen.

Manville, ce n'était pas Princeton. Tout juste quatre kilomètres carrés de plaine, la ville est bordée par la rivière Raritan au nord et à l'est. Plus ou moins une fois par décennie, elle est avalée par des inondations de fin du monde. Son nom lui vient de la Johns-Manville Corporation, qui produisait des matériaux de construction en amiante, lesquels ont ravagé les poumons de nombreux ouvriers. L'usine, désaffectée quand j'étais enfant, se trouvait dans Main Street et s'étendait sur des centaines de mètres derrière des grilles rouillées. Seul l'esprit des morts flotte encore sur ces espaces vides, à la recherche d'un air meilleur à respirer.

C'était une chose de grandir dans une région ouvrière et c'en était une autre d'être élevé par des hommes pour qui la virilité n'était pas qu'une façon d'être, mais un véritable credo. J'ai vu des photos de Pop datant de 1945, des clichés sépia jaunis par le temps, des rectangles de papier épais comme des torchons et aux coins cornés. Sur ces photos, Pop a seize ans, il est assis sur un mur de pierres brutes, près du pont au-dessus de l'eau. Il est avec son meilleur pote, Ed Stowe, tous deux en maillot de bain, tous deux les muscles saillants. Ce sont des haltérophiles, des body-builders, des boxeurs amateurs, et ils sont venus jusqu'à ce mur le long de la rivière pour exhiber le fruit de leur entraînement, pour offrir leurs muscles bandés et leurs peaux bronzées à la postérité. Stowe a des allures de Thor, grand, costaud et blond, tandis que Pop a la solidité d'un haltérophile. Il fait penser à Steve Reeves, qui était alors l'idéal de la vedette masculine et musclée, le héros des *Hercule*, l'un des premiers body-builders américains célèbres.

Sur les photos dont je me souviens, Pop et Stowe ont l'air d'hommes, pas d'adolescents. Une grande confiance en

soi, une puissante stature, la mâchoire carrée et un début de duvet, pas de trace rougeâtre d'acné. Dans son répertoire de fanfaronnades, Pop rappelait souvent qu'il avait commencé à se raser à douze ans, quand les autres s'intéressaient encore aux bandes dessinées et attendaient leurs premiers poils pubiens. Adolescent, Pop était assez musclé et poilu pour faire le double de son âge, ce qui lui a valu plus tard le surnom de Magilla le Gorille, de la part d'un de ses amis d'enfance les plus cruels.

Quand Pop parlait de Stowe, c'était toujours sur un ton admiratif, sa voix de ténor traversée par des bouffées de tristesse. Il pensait que son ami était une sorte de génie « en avance sur son temps », en matière d'entraînement et d'exercice, de nutrition et de santé. D'après l'une des idées non-conformistes de Stowe, le corps humain est capable de soigner lui-même n'importe quelle maladie. Il n'a besoin ni de médicaments ni de nourriture pour surmonter une maladie qui l'agresse. Quelques gorgées d'eau, peut-être une grappe de raisin, mais, pour le reste, on ne consommait pas les ressources du corps en digérant de la nourriture et on ne le polluait pas davantage en ingérant des décoctions de laboratoire. On laissait simplement tranquille le corps et on patientait tandis qu'il éliminait sagement les éléments pathogènes. Ed Stowe est mort de faim dans le désert de l'Arizona où il était allé consulter un quelconque gourou enturbanné. « En avance sur son temps » est une formule tristement exacte : il a fait un bond de quarante ans dans le futur, droit dans la tombe.

La première fois que Pop m'a parlé de Stowe, j'avais douze ans. J'étais avec mon meilleur ami et nous roulions à bicyclette dans le crépuscule de Manville, après que Pop nous eut raconté les histoires de Stowe. « T'as vu ? Ton grand-père avait les larmes aux yeux en nous parlant de ce mec..., a observé mon camarade.

- Tu déconnes, j’ai répondu. Impossible.
- Y avait des larmes, a-t-il insisté, je les ai vues. »
- À quoi j’ai rétorqué : « Pop *ne peut pas* pleurer. »

L’un de mes premiers souvenirs de lui remonte environ à 1978. J’avais trois ans. Il avait attaché avec un câble une figurine en caoutchouc de l’Incroyable Hulk, haute de trente centimètres, au pare-bufile de sa camionnette, et roulait dans Manville avec cette poupée verte qui lui ouvrait la route. Chaque fois qu’il nous rendait visite, on le voyait sortir de son véhicule précédé par le visage grimaçant de ce Hulk au torse bombé.

Moi, c’était Spider-Man. Pas Superman ni l’Incroyable Hulk, ces créatures mésomorphes qui frappaient les murs et réduisaient en miettes les gens comme les objets. Spider-Man était élégant, furtif. Le masque qui lui permettait de se libérer faisait toute la différence : on pouvait voir les visages de Superman et de Hulk, et je pensais que c’était un sérieux désavantage. Le Spider-Man des années 1970 n’avait pas le moindre renflement sous sa tenue moulante, pas même là où il aurait forcément dû en avoir un. Sans muscles, il paralysait ses adversaires et ne les blessait pas, ce qui, à trois ans, me semblait être un geste noble.

Les enfants sont des obsessionnels innés. Pendant un mois, je pouvais porter la tenue de Spider-Man toute la journée et faire un bruit de toile d’araignée qu’on lance, mes poignets dirigés vers mes proches. Pour récompenser cette obsession, mes parents se sont mis d’accord avec quelqu’un qui s’est présenté chez nous déguisé en Spider-Man. Quand je l’ai vu s’approcher de moi, dans l’allée de notre maison, d’une démarche lente que j’ai prise pour une menace, j’ai pleuré et crié, puis je me suis blotti dans les bras de mon père. Ç’a dû être une déception : je n’étais pas un petit garçon courageux.

Plus tard cette même année, je devais subir une anesthésie et on allait glisser des drains dans mes oreilles, car mes

canaux n'évacuaient pas bien. Mes parents croyaient que je désobéissais alors que j'étais sourd. Le médecin m'a posé cette question ridicule : « Qu'est-ce que tu préfères ? Recevoir une piqûre ou gonfler un ballon ? » J'ai répondu comme l'aurait fait n'importe quel enfant. Ce fourbe docteur a alors appliqué un masque noir sur mon visage (je le vois encore descendant sur moi telle la nuit), puis quatre mains fraîches m'ont saisi par les poignets et les chevilles, pour me déposer sur la table d'opération. Juste avant que le gaz me plonge dans le sommeil, je me suis débattu dans l'espoir de me libérer et j'ai pensé non pas à Spider-Man en train de bondir d'un gratte-ciel à l'autre grâce à ses toiles d'araignée, mais à Pop et à ce gros monstre vert appelé Hulk.

Pop, mon père et mes deux oncles admiraient les haltérophiles et les joueurs de football américain, les catcheurs et les boxeurs, les bûcherons, les chasseurs et les gardes forestiers. Adorateurs du risque, ils respectaient les muscles, les motos, et, pour eux, l'endurance et la douleur étaient source de dignité. D'après leurs standards homériques de masculinité, les hommes se partageaient en deux catégories, héros et lâches, et il n'y avait guère de nuances entre elles. Les héros étaient immortalisés dans des chansons, les lâches rapidement oubliés. Pendant que je grandissais, ce n'était pas vraiment un problème, à ceci près que je n'étais pas comme eux. J'étais fait d'autres molécules, d'une étoffe de moindre qualité, semblait-il. Comme j'étais le fils aîné, William Giraldi quatrième du nom, la pression était constante, et considérable l'attente en matière de virilité. Mais je n'étais le porteur de ces traditions patriarcales que par mon prénom, insuffisamment macho et sans doute soupçonné d'être une tapette potentielle.

Dans la section de *Feuilles d'herbe* intitulée « Calamus », Whitman se dit « résolu à ne chanter point d'autres chants

aujourd'hui que ceux de l'attachement viril* ». Ceci est une histoire d'hommes, car ma mère est partie quand j'avais dix ans, si bien que tout le poids de notre éducation a reposé sur les épaules de mon père et de sa famille. J'ai compris ce qui se passait entre mes parents environ un an plus tôt. J'étais allongé sur mon lit, dans la soudaine pénombre automnale et les limbes étouffées d'un dimanche soir, quand je les ai entendus se disputer au rez-de-chaussée. Leurs voix flottaient jusqu'à moi comme émises par un téléviseur en marche dans une pièce fermée : je ne saisisais que des mots épars, parfois une phrase ou une proposition. Mais les mots en eux-mêmes ne comptaient pas, le ton était assez clair. Des ennuis s'annonçaient.

Au bout d'une heure, quand les voix se sont tues et que j'ai entendu qu'on fermait à clé la porte de leur chambre, je me suis levé et je suis descendu pour chercher des indices de leur dispute. Et là, dans l'obscurité de la cuisine, uniquement éclairée par une maigre ampoule au-dessus du four, mon père était assis au comptoir, voûté sur un tabouret. Dans un premier temps, je ne l'avais pas remarqué, puis il a dit mon prénom et je suis allé vers lui, je me sentais pris par quelque chose, pris *dans* quelque chose, mais je ne savais pas quoi, je n'arrivais pas à reconnaître la nouvelle toile dont nous étions prisonniers.

Ignorant encore comment la séparation aurait lieu, voici ce qu'il me dit : « Quoi qu'il arrive, je serai toujours ton père. » L'année suivante, ma mère s'en irait et mon père remplirait leurs deux rôles sans broncher. Je sais qu'il y a aussi une histoire à raconter sur ma mère, et peut-être trouverai-je un jour assez de miséricorde pour le faire, mais elle est absente de ces pages comme elle l'a largement été de nos vies, une absence qui m'a aidé à trouver ma place dans la solide étreinte du camp paternel.

* Walt Whitman, *Feuilles d'herbe*, Aubier, 2001, trad. par Roger Asselineau.

Tony m'a accompagné à mon premier spectacle de bodybuilding peu après le divorce de mes parents, alors que j'étais encore trop jeune pour comprendre et mesurer ce qu'il signifiait. Assis dans cet auditorium, entouré de muscles et plongé dans un nuage d'aftershave, je sentais la panique souffler sur moi, prélude à une crise d'anxiété. J'ai dit à mon oncle que je devais aller aux toilettes, croyant qu'il me laisserait m'y rendre seul, me laissant quelques minutes pour me débarrasser de ce qui couvrait en moi, quoi que ce fût. Visiblement, un garçon de dix ans pouvait perdre sa virilité parmi ces hommes virils. Mais, au lieu de ça, je lui ai fait rater l'essentiel du spectacle et je suis resté là, debout devant les pissotières, pendant qu'il était appuyé contre un lavabo et qu'il regardait sa montre.

À l'époque, les hommes de ma famille estimaient encore possible que je devienne un athlète de valeur, peut-être un soldat, à la masculinité plus imposante que je laissais deviner.

Le moment est venu de préciser un autre point : tout au long de mon enfance et de mon adolescence, j'ai entretenu une quête littéraire, une contre-vie que j'ai menée paisiblement dans mon coin, dans les bibliothèques ou les vide-greniers, achetant des sacs entiers de livres de poche pour un dollar. Dans ma famille, on n'avait aucune considération pour la littérature ou les mystères du langage, et on ne faisait rien pour s'en cacher. Un jour où Pop m'avait vu avec les poèmes de Poe entre les mains, il m'a lancé : « Tu veux un poème ? Écoute ça : "Ta maison / Pue du fion" », et son rire joyeux a aspiré tout l'air de la cuisine. Seul le physique comptait. Le reste était une perte de temps. Je ne suis donc pas en mesure de préciser comment mon attirance pour la littérature a pu émerger, dans un foyer qui n'était pas juste non-littéraire, mais anti-littéraire, où les poèmes et les pièces de théâtre étaient considérés comme parfaitement féminins.

Un oncle du côté de ma mère que je voyais rarement – peu viril et ravi de ne pas l'être, un célibataire endurci, tout le contraire des mâles Giraldi, et dont l'appartement était un havre rempli de livres d'art, d'ouvrages de journalisme et de disques de Steve Martin – m'amenait parfois à la bibliothèque de Manville quand j'avais sept ou huit ans. Il avait remarqué mon intérêt pour le dieu grec Pan, dont j'avais détecté la présence dans les arbres et les herbes hautes, sa silhouette derrière chez nous, dans les jardins près de notre garage, sa flûte, ses cornes et ses sabots. Cet oncle m'a aidé à faire des recherches sur tous les dieux et les déesses grecs, et c'est dans la bibliothèque de Manville, son bâtiment trapu couleur de brique beige au centre-ville – je n'ai jamais oublié l'odeur des livres et de l'air conditionné, de vieux cuir et de papier neuf –, que j'ai découvert l'*Iliade*, une version abrégée avec des dessins à l'encre de ses héros gorgés d'hormones, aux muscles puissants et aux larges cages thoraciques.

Plus tard, chaque lundi et mercredi soir d'hiver, les collégiens se retrouvaient pour jouer au basket-ball dans le gymnase de notre école catholique. J'étais petit et maigre pour mon âge, je n'avais donc aucune chance de réussir dans ce sport, mais j'étais tout de même ébloui par les acrobaties de Michael Jordan : on aurait dit une vision céleste, un chef-d'œuvre de l'art et non de la nature. Pop avait installé un panier au-dessus du garage afin que je m'entraîne, et même fixé un projecteur à un poteau pour que mes camarades et moi puissions jouer en décembre, quand la nuit tombe tôt, le son sec de la balle qui rebondissait sur le béton rythmant les soirées du voisinage.

Mon père n'en a jamais parlé, mais sans doute jugeait-il mes aspirations de basketteur déraisonnables. Comme je n'étais pas attiré par la virilité du football ou de la lutte, et que j'essayais de cacher mon amour efféminé des livres, j'avais dû croire que le basket-ball m'aiderait à me faire passer pour un

sportif. Mais l'essentiel des matchs du samedi matin avait lieu à la place qui me revenait : sur le banc, à faire et refaire les lacets de mes chaussures immaculées.

Une fois par an pendant une semaine, notre école hébergeait une foire aux livres, et des étalages à roulettes étaient installés dans un coin inutilisé du hall. Les bonnes sœurs nous autorisaient à passer chaque jour quelques minutes devant ces étalages, mais je n'avais jamais d'argent pour acheter des livres, et, persuadé que mon père ne mettrait jamais dix dollars de côté pour ça, je ne les lui demandais pas. À en juger par la façon dont Parma se rongait les sangs à propos des dettes de mon père, tout indiquait que nous ne tarderions guère à devoir mendier dans les rues. Pendant la semaine de la foire, les soirs d'entraînement, tandis que les joueurs plus grands s'affrontaient et que le bruit de leurs pas résonnait sur le parquet ciré de notre gymnase, je me faufilais au bas de la cage d'escalier plongée dans le noir jusqu'au tourniquet métallique qui bloquait le passage vers la partie principale de l'établissement. C'est là que se trouvaient les étalages, à peine éclairés par la lumière rouge des néons indiquant les sorties – mon quartier des plaisirs – et en relevant la partie endommagée du tourniquet, j'arrivais à passer en dessous et à piquer les livres que je convoitais.

Remplir mon sac de sport de versions illustrées et abrégées de Verne ou Poe, de versions de poche aux couvertures brillantes des mythes grecs ou des légendes d'Amérique du Nord ne me faisait pas l'effet d'un vol. C'était une quête de soi personnelle et nécessaire : personnelle, car je ne pouvais pas la partager avec ma famille (et parce que la brûlante intériorité de la lecture relève par définition de la sphère privée) et nécessaire, car, d'une certaine façon, contre ma classe sociale et les usages de ma famille, je commençais à comprendre que dans le cadre et le mouvement du langage se nichaient non

seulement un remède à la confusion et à la curiosité, mais aussi ce qui serait pour moi une forme de délivrance. Une religion plus vivante et curative que celle que me fourguait le clergé catholique six jours par semaine.

Le cloître joutait notre école, et les bonnes sœurs nous coïnaient parfois, nous, élèves de cinquième ou de quatrième, pour transporter un bureau, monter au grenier et en descendre des cartons, ou braver l'humidité de la cave à la recherche d'une crèche de Noël en plâtre. Un jour, après en avoir fini avec une corvée de ce genre, j'avais remarqué, assise là dans une grande pièce, marbrée par les reflets du soleil sous la fenêtre, une bonne sœur âgée que je n'avais encore jamais vue, son visage de failles et de reliefs, dans une posture vieille de plusieurs siècles, ses chaussures tels des blocs de bois noir. C'était une visiteuse venue de Sicile, en train de lire les Évangiles à voix haute pour elle-même, dans une langue d'un autre temps, latin ou grec, je ne savais pas.

J'étais resté là, à écouter cette étonnante rhapsodie, l'opulente prosodie de ce qu'elle lisait. Je m'étais dit qu'elle devait connaître les versets par cœur, car, même si sa bible était ouverte sur ses genoux, elle gardait les yeux fermés pendant plusieurs minutes d'affilée. Elle semblait habitée comme par un sortilège bienvenu. Comment s'appelait le souffle que je sentais alors en moi en entendant ces versets ? Pourquoi aurais-je dû ressentir ces bouffées de joie pour une chose que je ne comprenais pas ? Mais je *pouvais* la comprendre : c'était un mélange de sagesse et de beauté. Un mystère, une religion qui était poésie, une poésie qui était espoir. À onze ans, j'avais de l'espoir pour quelque chose, *de* quelque chose, je n'aurais su l'expliquer. Mais je savais que ç'avait à voir avec le rythme saccadé de son langage et avec ce que ce rythme signifiait, l'espace qu'il tentait de conquérir. Au début de *La Puissance et la Gloire*, Graham Greene écrit : « Il y a toujours, dans notre enfance, un moment

où la porte s'ouvre et laisse entrer l'avenir*. » Ce devait être l'un de ces moments où le futur se laissait entrevoir, un début de prise de conscience du fait que la langue deviendrait ma vie.

Quand je suis entré au lycée, j'ai compris que ma famille se trompait au sujet de la littérature et que, si les livres n'étaient pas tout à fait le bonheur, ils étaient – pour emprunter à Stendhal sa définition de la beauté – la *promesse* du bonheur. Au lycée, j'ai eu la chance d'avoir de bons professeurs d'anglais, des femmes capables de reconnaître mon intérêt et de me pousser dans la bonne direction : vers Hemingway et Fitzgerald, Flannery O'Connor et Kurt Vonnegut, *Hamlet* et *Macbeth*.

À la lumière de ces faits, la méningite contractée à quinze ans était la révélation de mon rôle dans la famille, de la fragilité intérieure qu'ils avaient repérée en moi depuis longtemps. Je n'étais certes pas malade en permanence, mais j'étais souffreteux, toujours un livre dans les mains, un mollasson guère viril à la vulnérabilité romantique. Pendant le mois qu'a duré la méningite, j'étais au plus bas, littéralement incapable de rester debout et de supporter mon propre poids, mais, d'une certaine manière, ce mois était à l'image de ma vie entière. Et donc, lorsque je suis descendu dans la cave de mon oncle, cet après-midi de mai, de multiples problèmes s'agitaient en moi, en particulier l'humiliation de ne pas avoir de mère, renforcée par la honte de mon père, qui n'avait pas su retenir sa femme. Je n'avais pas pleinement conscience de toutes ces questions, mais une chose était sûre : j'avais besoin de créer mon propre mythe, de retaper mon pathétique véhicule et d'en faire le corps d'un héros.

* Graham Green, *La Puissance et la Gloire*, Laffont, 1994, trad. par Marcelle Sibon.

LE LIVRE

Manville : la ville de l'homme. Une cité ouvrière du New Jersey, tout droit sortie d'un tube de Bruce Springsteen, où, pour être un homme, un vrai, il faut rouler des mécaniques, ne se montrer vulnérable à aucun prix, même si les femmes et le boulot vous lâchent. William, lui, est différent. Solitaire, gringalet, poète, il a du mal à tenir son rang dans la lignée macho des Giraldi, grand-père, père et saint-esprit. Est-il homosexuel ? Non, mais « marié avec les livres », ce qui est pire.

Pourtant, un jour, dans la cave de son oncle, il fait comme les autres. Il s'empare d'un haltère. Ce qu'il ressent alors est une pulsion, l'éveil d'une passion. À coups de boîtes de thon arrosées de boissons protéinées, à coups de *curls*, de *squats*, de *shrugs* et de tractions supinations, il entreprend sa métamorphose. Sa vie d'avant continue. Il glissera désormais ses extraits préférés de Flannery O'Connor, Ovide ou Fitzgerald entre les pages de *Flex* ou *Muscle & Fitness*, c'est tout. En hissant ses poids de fonte quotidiens, William Giraldi soulève aussi des questions de fond essentielles : qu'est-ce qu'être un homme, un père, un fils ?

L'AUTEUR

William Giraldi est né en 1974 à Manville (New Jersey). Il vit avec sa femme et ses trois fils à Boston, où il enseigne la littérature à l'université. Critique littéraire redoutable, il écrit régulièrement pour la *New York Times Book Review*. Mais, en authentique héros contemporain amateur de combats homériques, il n'hésite pas à se livrer lui-même aux critiques des autres en écrivant des livres. Deux romans sont déjà parus : *Busy Monsters* et *Aucun homme ni dieu*, traduit en français en 2015 aux éditions Autrement.

Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

© 2018, *Globe, l'école des loisirs, pour la traduction française*
© 2016 by *William Giraldi*
Titre de l'édition originale : The Hero's Body
(W. W. Norton & Company, New York)

Dépôt légal : janvier 2018

ISBN : 978-2-211-23659-1

Retrouvez le catalogue des éditions Globe
sur le site www.editions-globe.com



Et suivez notre actualité sur Facebook et Twitter